



Réception de Liliane Wouters

DISCOURS DE JEAN TORDEUR

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 OCTOBRE 1985

Je ne me cache pas, Madame, d'avoir intensément souhaité votre entrée dans notre Compagnie. Et je ne dissimule pas l'espoir que j'ai nourri, dès votre élection, de vous y accueillir.

Certes, les raisons affectives jouent leur rôle dans ce double désir. Elles tiennent à notre longue amitié. Surtout, nous savons, vous et moi, qu'une ombre toujours chère nous est également présente ici en cet instant : celle de Roger Bodart, à qui j'ai succédé. Avec cette générosité qui lui était propre, il se portait à la rencontre de toute nouvelle voix, de quelque âge, de quelque esthétique qu'elle fût. Dans les tout premiers poèmes que vous lui aviez présentés, il avait su discerner votre talent futur. Il allait le guider vers son accomplissement initial. Comment ne pas rappeler cette préface éclatante qu'il donna à votre premier livre ? De faire ainsi la chaîne entre lui et vous m'émeut et me déchire à la fois : car, en vérité, à travers les proximités et les distances qui marquèrent votre amitié, c'est bien à lui, c'est au poète de *La Route du sel* qu'il revenait de recevoir aujourd'hui — quelle coïncidence dans les titres le poète de *La Marche forcée*.

Je me trouve cependant bien d'autres mobiles à souhaiter parler de vous. Il y a, naturellement, au premier plan, l'admiration ancienne et fidèle que je voue à votre œuvre. Mais il y a en même temps ceci : que cette œuvre est inséparable du triple personnage qu'elle a fait de vous et de votre fidélité à ce personnage. Poète, vous avez usé dès vos débuts de la poésie comme d'une maïeutique chargée de vous conduire, par vos propres questions, aux vérités enfouies en vous. Cet

usage implique une quête intérieure et une continuité. Il était fréquent et naturel voici trente ans. Il a cessé de l'être au profit de ce que l'on appelle la littérature du fragment. Insoucieuse des modes, vous n'avez jamais renié votre terreau poétique natal. Vous avez même revendiqué avec éclat le droit « de chanter en solo ». Vous êtes donc, Madame, en quelque sorte, de ces poètes qui peuvent paraître anachroniques, mais qui ne le sont que temporairement parce que la scrutation du mystère de l'être résiste à toutes les négations qu'on tente de lui substituer.

Spectateur indépendant de notre scène littéraire, vous ne vous êtes pas interdit de l'ébranler. Accueillie avec une extrême faveur par vos aînés, bientôt lauréate du Prix Polak que vous décerne l'Académie, vous ne résistez pas à caricaturer un certain ordre des lettres en affublant d'un habit vert un des personnages de cette pièce excessive et désespérée que vous avez intitulée *Vies et morts de Mademoiselle Shakespeare*. Vous vous associez même un jour à une manifestation de jeunes auteurs contestataires organisée contre l'Association des Écrivains belges. Infatigable lectrice de poésie, vous consacrerez, dans votre *Panorama de la poésie française de Belgique*. La part d'audience que requièrent de nouveaux poètes, très différents de vous cependant, et qui n'avaient pas eu l'oreille des générations qui vous précèdent. Enfin, en écrivain qui entend être présent à son temps, vous assumerez pendant six ans — surprenant ainsi des écrivains de générations différentes, mais pour des raisons inverses — la présidence de la Commission de la Promotion des Lettres.

Ce n'est pas tout. Je ne sais qui a dit, Madame — mais Roger Bodart aimait rappeler le mot — que Dieu écrit droit avec des lignes courbes. Vous voici donc, en fin de compte, membre d'une Académie communautarisée, quoique toujours ours royale. Vous y figurerez avec éclat comme un des ultimes représentants de ce brassage de deux cultures qui fournit à notre littérature quelques-unes de ses gloires les plus évidentes dans la première partie de ce siècle. que Suzanne Lilar et Paul Willems incarnent encore parmi nous, mais que le courant de l'Histoire n'encourage plus guère de nos jours.

Si vous êtes née à Bruxelles, vous êtes en effet d'ascendance flamande ; mais si vous avez dédié un de vos livres à votre grand-mère, « fille de Flandre », c'est parce qu'elle aimait — ce sont vos propres termes — « le parler français ». Et c'est au cœur du Hainaut, à Mont-sur-Marchienne, que vous avez choisi désormais de

vivre. Vous êtes assidûment invitée par les Maisons de la Culture de la Communauté française, et l'ensemble des Cercles Richelieu de notre pays, sur la proposition de celui de Charleroi, vient de vous attribuer le titre de « personnalité de l'année ».

D'autres que vous pourraient se trouver mal à l'aise au sein de ces apparentes contradictions. Vous les assumez au contraire avec une parfaite sérénité car elles sont inscrites dans votre nature. Si vous réceusez parfois la forme des choses, vous vous inclinez toujours devant la qualité des êtres. Si bien que cet ensemble de traits divers, qui paraît au premier abord relever du disparate, conspire au contraire, en se fondant dans un ensemble unique, à faire de vous un personnage calmement combattant. Si vous pratiquiez le rugby — ce qu'à Dieu ne plaise ! — vous seriez, Madame, un demi de milieu, c'est-à-dire de mêlée.

La première mêlée de la vie, vous y êtes engagée dès votre premier jour sous le signe d'un double paradoxe.

D'une part vous naissez tandis que votre famille assiste aux funérailles d'une de vos parentes : déjà la vie et la mort s'affrontent autour de votre berceau. D'autre part l'événement a lieu dans « l'oasis francophone » d'Ixelles alors que tout ce qui va alimenter votre jeune imagination est d'origine purement flamandienne. Votre grand-père, qui fut autrefois sonneur de carillon, votre grand-mère, votre mère, vos tantes sont originaires de Furnes. Milieu modeste, milieu uni, milieu le moins prêt à couvrir un poète. Peu de fantaisie, peu de livres, sinon un petit Larousse dont les pages terminales, avec leurs portraits, vous donnent le goût durable de l'histoire. Cette enfance pauvre fait affleurer en vous un obscur sentiment plébéien, le pressentiment d'une longue humanité anonyme dont vous êtes le fruit. Surtout, abreuvée aux sources de deux langues, vous êtes immergée dans votre première dualité : à l'école, le français, à domicile le récit familial, les proverbes, les tournures de pensée en patois flamand. Personne n'a comme Suzanne Lilar, dans sa miraculeuse *Enfance gantoise*, évoqué avec une saveur et une perspicacité incomparables, la richesse de cette expérience duelle qui fut chez elle, à Gand, inverse de la vôtre. Écoutons-la nous le rappeler : « Est-ce que je me trompe ? Il me semble que tout ce que j'ai écrit ou fait se ressent de cette contradiction plus forte de s'être greffée sur ma formation franco-flamande. »

La deuxième mêlée que vous affrontez est tout à fait consciente. C'est celle de l'adolescence. Vous entrez, à quatorze ans, pour y devenir institutrice, dans la solide Ecole normale de Gijsegem, près d'Alost. Elle est tenue par des religieuses. L'enseignement s'y donne pour moitié dans chacune des deux langues mais, en vertu de l'inépuisable cocasserie de nos systèmes linguistiques, vous faites partie d'une « section wallonne » dont les deux autres élèves sont... flamandes ! Plongée dans les anthologies du couvent, vous êtes considérée comme « la littéraire » de l'école. Un abbé gantois de bonne culture française vous donne à lire *Prière et Poésie*, d'Henri Bremond. Le rapprochement des deux termes ne vous surprend pas. D'une part en effet, vous écrivez en cachette des poèmes brûlants. D'autre part, votre foi est vive, assortie d'une pratique quotidienne qui souvent l'exalte. C'est dans ce climat de serre chaude qu'à deux reprises vous faites à votre manière vœu de poésie. Rêvant pour vous d'une improbable vocation, une religieuse vous confisque vos poèmes et vous fait entrevoir qu'y renoncer vous préparerait au don total. Votre réponse fuse : « Jamais ! C'est un don que j'ai reçu, je ne m'y soustrairai pas ! » Une nuit, écoutant les trains siffler dans la campagne — ce qui soulève en vous une furieuse aspiration au voyage — vous vous demandez ce qui serait le mieux : d'écrire au risque de ne pas être heureuse ou de connaître le bonheur au détriment de l'écriture. Naturellement, votre choix n'est pas douteux. Bien que l'ignorant, vous faites ainsi vôtre la phrase du jeune Mauriac : « Chacun a le droit de ne pas s'épargner. »

Vous allez vous en convaincre bientôt. C'est votre troisième mêlée, décisive celle-ci. Vous devenez institutrice à 19 ans. D'abord, pour peu de temps, dans les Marolles, ensuite, pour 30 ans, dans votre cher couvent de Boendael. Et voici que les choses se précipitent. Tout à la fois, vous faites l'apprentissage de la ville et de la vie professionnelle, vous perdez votre grand- mère très aimée, la foi vous abandonne, vous découvrez en vous cet amour subversif que vous direz un jour, beaucoup plus tard, dans *La Fille d'Amsterdam*, avec un emportement passionnel bien plus douloureux que ne le fit jamais Verlaine dans ses célèbres *Hombres*.

Comme si ce n'était pas assez, l'océan de la poésie vous submerge sous ses puissantes vagues. Ce ne sont plus les poètes cités dans les manuels scolaires que Bodart vous aide à découvrir, c'est Baudelaire, c'est Lautréamont, c'est Rimbaud,

tous ceux que le feu du ciel a frappés. Vous ne les lisez pas, vous les dévorez. Vivant seule avec votre mère, dès que vous avez achevé les corrections scolaires vous prenez sur votre sommeil pour vous plonger jusqu'à l'ébriété dans la stupéfiante découverte. Et, faut-il le dire, révélée à vous-même par cette lecture, vous écrivez à perte de vue, apprenant seulement de votre aîné à vous corriger, à éviter les facilités, surtout à oser vous exprimer.

Ceci dit, qu'est-il advenu. Madame, je vous le demande, à cette autodidacte de la poésie pour qu'elle fasse à 24 ans, dès son premier livre, *La Marche forcée*, l'étourdissante démonstration d'un savoir magique, celui des saveurs et de la prosodie de notre langue ? À vous relire trente ans après, toujours aussi subjugué par ce surgissement initial et éruptif, je ne m'explique pas encore la chimie qui s'est opérée en vous. Mais le fait est là, évident. On dirait qu'entre les beffrois de Flandre et les jardins amoureux du Vendômois, entre les furies de la mer du Nord et les scintillements espagnols, le supplice du bûcher et les délices de la sérénade, les prophètes de l'Ancien Testament et les héros de chevalerie, les vierges folles de leur corps et le fumier de Job, les anges séraphiques et « le petit homme noir au pied fourchu », licence vous a été donnée de vous ébattre dans le plus beau pré de la poésie française. Avec une audace que peut seule excuser la réussite, vous retrouverez sans les plagier — on vous en crédite de toutes parts — Villon et Louis Labé, le Cocteau de *Plain-Chant*, l'Apollinaire du *Mal-Aimé*, le Hugo des *Orientales* tandis que, parés en donateurs épanouis ou inquiétants, Bruegel, Bosch, Elskamp figurent dans les coins inférieurs de votre offrande lyriquement baroque.

Gardons-nous cependant, tout en cédant aux séductions dont ce premier livre est prodigue, d'oublier son titre désenchanté. *La Marche forcée*, est-ce vraiment un programme de vie pour une jeune femme de vingt ans, plus qu'une autre douée pour l'existence et gourmande de le vérifier ? C'est le vôtre en tout cas. Simple. Irréductible. Comme entêté. Le débat du mal et du bien tel que vous l'a représenté le manichéisme religieux le plus ancestral, vous l'avez pour longtemps reçu au premier degré. C'est ce qui fait l'authenticité de votre cri — et sa douleur vraie. Il faut y ajouter que vous avez reçu de naissance une faculté dont vous vous targuez beaucoup plus tard avec une sorte d'âcre bravade dans la voix : *l'art de souffrir, science innée*.

Ainsi, sous la fête exubérante de l'écriture, *La Marche forcée* énumère-t-elle les couples de contraires qui se disputent votre jeune être et votre révolte qu'ils vous soient imposés. Vous suppliez qu'on dompte votre sang, qu'on vous lave d'une honte, mais c'est pour proclamer indomptablement l'instant d'après : *l'amour de vivre est mon partage*. À quoi succède bientôt une supplication angoissée : *attends-moi, paradis !* Vous voyez à tout instant le bonheur, l'amour s'affronter au spectre de la faute, à l'imminence de la mort, à l'inanité de tout combat. Comment, dès lors, ne récuseriez-vous pas les promesses de salut qu'on vous a enseignées ? Vous le dites d'entrée de jeu, dans les quatre premiers vers du livre :

Pharaon, si j'étais Moïse,
je serais resté près du Nil.
Je connais la Terre promise :
c'est un autre poisson d'avril.

Et c'est par un apparent blasphème : *L'enterrement du bon Dieu* que se ferme ce livre noir, rouge et or. Il est vrai, comme vous le direz à votre Mère directrice, que ce poème scandalisera, que vous le faites ressusciter à la fin ! Mais à côté de cela, que de silhouettes de filles délurées qui ne sont pas « grain de nonnette », que de chevaliers errants qui n'ont pas entrepris cette *Neuvième Croisade*, celle que vous livreriez bien toute seule si, comme vous l'écrivez, vous saviez pourquoi :

César a trop chéri sa gloire
et Marc-Antoine un joli nez.
Les gens heureux n'ont pas d'histoire
mais je préfère être damné
que de passer ainsi mémoire.

Assez parlé Cropette en selle
prendre la croix n'est plus de mœurs
ni dans Paris ni dans Bruxelles
je ne sais pas pourquoi je meurs
Si j'étais Jeanne la Pucelle

Votre livre trouve un grand accueil, immédiat et unanime. À Paris, le Prix de la Nuit de la Poésie vous est attribué par le plus beau jury que puisse rêver un poète Aragon, Audiberti, Auric, Cocteau, Gilson. Reverdy, Seghers

L'éclatant succès qui advient ainsi à celle qui était hier encore une inconnue ne vous monte pas à la tête. Vous ne vous précipitez pas avec un nouveau recueil chez votre éditeur. Plutôt que le laurier, c'est l'épine que vous cultivez, et longuement. On aurait pu croire que *La Marche forcée*, avec ses caracollements de poulain découvrant ses entraves et luttant joyeusement de finesse avec elles, vous aurait arrachée à votre roncier. C'eût été vous connaître mal. En faisant paraître *La Marche forcée*, vous n'avez pas seulement identifié votre malaise à vivre : vous vous êtes identifiée à lui, décidant par là même de l'affronter, de le défier, peut-être même de lui faire rendre gorge. Et vous vous savez dotée désormais du seul exorcisme à sa mesure, la poésie.

Vous voilà donc armée pour fouiller. comme on fouille une plaie, cette blessure, la plus élémentaire qui soit, que vous subissez en pleine nudité : qu'il nous faut « naître pour mourir ». Cette extrémité vous révolte, mais cette révolte entraîne aussi un choix délibéré d'existence.

En faisant paraître, après un silence de six années, *Le Bois sec* aux Éditions Gallimard, vous accomplissez un pas décisif dans l'exploration de votre solitude et de votre irrédentisme. Incapable de mentir aux avidités qui vous poignent, vous les célébrez dans des vers que l'on croirait de la Belle Cordière de Lyon : *O corps ! Temple du nerf ! Entrailles, fâims muettes*. Et ce pas, vous l'accomplissez en même temps dans votre usage de la poésie. Vous vous appropriez une prosodie nouvelle, un vers bref, mouvementé, qui rompt et enjambe le mètre afin de rendre mieux compte de ces voltes répétées entre vos deux extrêmes qui vous trouvent tour à tour triomphante et traquée.

Quelques-uns des meilleurs critiques ne s'y trompent pas. Répétant l'avis d'Aragon, René Lacôte, chaleureux, salue en vous « le plus véritablement français des poètes apparus dans sa génération ». Dans un superbe article, Alain Bosquet vous décrit « réduite à un majestueux désarroi, déchirée mais stoïque, à mi-chemin de la tentation terrestre et d'un mysticisme inaccessible », et il conclut par une formule aussi familière que frappante : « Dieu dans la peau et le diable au corps,

cela n'est pas dévolu à tout le monde. » Expert s'il en fut en poésie alchimique, Léon-Gabriel Gros relève que, à l'exemple de John Donne, vous commencez à doter d'une spiritualité latente la chair honteuse d'elle-même et il vous crédite d'avoir écrit « un Ecclésiaste de poche ». Et c'est vrai que le débat à l'œuvre dans *Le Bois sec* s'établit sur un dur refus qui se mue en défi métaphysique : car le bois sec, qui brûle si bien au feu du désir, en appelle en même temps à la connaissance d'une fusion qui serait celle des âmes et du plein accomplissement de soi-même :

Je ne porte ni lumière
ni chaleur dans mon corps mais
ce n'est qu'au centre des pierres
qu'on trouve un feu qui dormait.
Verdoyez branches dociles
aux commandements des dieux
je montre mon bois fossile
c'est lui qui flambe le mieux.

De même que l'on pouvait vous croire délivrée, grâce à votre premier livre, de vos hantises juvéniles, de même était-il permis de vous tenir exténuée de macération après *Le Bois sec*. Une fois de plus, c'eût été ignorer cette capacité à quoi il vous arrive de donner permission de vous ravager. Ce domaine de dérélition où vous établissent ces nouveaux poèmes, loin de le déplorer en vers élégiaques, vous allez le constituer fièrement en forteresse.

Avec *Le Gel*, publié sept ans plus tard chez Seghers, vous gagnez les solitudes glacées de ce que vous appelez *le séjour sans larmes*. Vous allez plus loin, transformant ce manque en victoire. Comme on le ferait du côté d'Artaud, vous vivez une expérience des limites. Congédiant ce qui était de l'ordre de la chaleur, de l'émoi, vous vous offrez à la morsure du *gel, précieux bistouri*. Allégée des codes, délivrée des conventions, livrée à une destruction implacable, vous connaissez votre saison en enfer. Mais, de vous faire ainsi « voyant », d'oser écrire : *je ne crois qu'à l'éternité du froid*, produit à son tour son illumination. C'est en effet à ces « pleins pouvoirs » que vous avez appelés que vous accédez cette fois ceux d'une vision poétique presque désincarnée :

Pleins pouvoirs. De mes hauteurs
je contemple cet espace
chaotique. Spectateur
d'un univers qui dépasse
le dieu captif en mon corps
je connais, voluptueuse
ma solitude. L'accord
de mon être aux nébuleuses.
Scintillez, ô proches cibles
des mondes lointains, le toit
de l'univers m'est visible.

Terrible ascèse que celle-ci ! Elle découragerait de vous y suivre s'il n'y avait en vous du gnostique. C'est lui qui aperçoit, taillé en diamant, le glaçon rivaliser d'éclat avec le soleil, une pureté secrète se dégager de la boue, une présence se révéler dans cette absence, enfin un reflet de l'univers caché sourdre de ces clartés frigorifiées. Car il est bien gnostique, n'est-ce pas, celui-là que vous évoquez et qui cherche le secret des choses à contre-courant *comme un qui tient son cahier à l'envers* ? Mais il est aussi poète, oh combien, à force de tenter cette aventure presque impudique, prêt à tout sacrifier à la parole qu'il supplie d'être admis à proférer :

Sois mon dieu, je serai ton prêtre
servile, je paierai
le tribut, je verserai
le sang, toi, verbe, mensonge
qui ma vie au loin prolonges,
ma vie, offrande où j'immole
tout au vent de ta parole.

Il faudrait parler longuement de l'écriture du *Gel*. Je ne connais pas d'autre exemple d'une prosodie aussi cisailée que celle-ci dans l'observance presque

acrobatique des coupes traditionnelles. Comme le dit si bien Edith Mora, le langage, ici, n'est pas la forme du tourment mais le tourment lui-même.

Le Gel marque dans votre œuvre à la fois un sommet et pour longtemps la fin d'un cycle. Un sommet parce que, de *La Marche forcée* au *Bois sec* puis à ce livre-ci, les étapes, les paliers sont évidents qui, de rupture en rupture intérieure, vous ont fait accéder à cette aspérité dernière. Une fin parce que, pour l'écrire, vous vous êtes, de votre propre aveu, amputée d'une part essentielle de vous-même : pendant les années de gestation du *Gel* vous vous êtes en effet coupée de ce reliement, qui fut en vous spontané jusque-là, entre l'exercice de la poésie et ce qu'il faut bien appeler, faute de mieux, le sacré — vous allez jusqu'à dire sans ambages : le religieux. L'époque, au reste — 1966 — vous conduit non sans nostalgie à ce dégagement. Comme beaucoup d'autres, vous éprouvez alors dans l'air du temps une désaffection fatale à l'égard du spirituel. Et vous mesurez en même temps au plus profond de vous-même qu'il ne vous est plus possible d'aller plus loin dans la voie où vous vous êtes engagée : « Sur la glace », me direz-vous, « il n'est plus rien qui puisse encore fleurir ».

Ainsi est-il bien bouclé, le cercle que vous entrepreniez de tracer lorsque vous écriviez à vingt-quatre ans ces vers que je rappelais tout à l'heure : *mais je préfère être damné que de passer ainsi mémoire*. Il s'en faudrait cependant de beaucoup que le sentiment de cette impasse poétique vous réduise au silence complet. Energique, infatigablement active comme vous l'êtes, vous allez tout simplement, Madame, explorer des domaines différents où, soyons-en assurés, vous ne risquez pas de vous perdre de vue.

*

Vous y avez pénétré déjà en publiant chez Seghers en 1961 votre superbe traduction de poèmes du Moyen Age flamand sous le titre *Les Belles Heures de Flandre* dont il avait été un instant question que Robert Goffin écrive la préface. Faut-il dire combien, de la danse des morts à la célébration des fortes ripailles, des élans mystiques à l'évocation que fait un de ces poètes du « royaume des taupes », vous vous êtes trouvée ici en pays familier ? La critique belge et française ne tarit pas d'éloges sur ce que Marcel Lobet tient à juste titre pour « la révélation en

France d'une littérature qui y est totalement inconnue ». Il en ira de même, quatre ans plus tard, pour le *Guido Gezelle* si éclairant que vous faites paraître chez le même éditeur.

C'est alors que, dans une interview à notre confrère, vous révélez votre nouvelle tentation, celle du théâtre. De ce que vous lui dites alors, de ce que vous me confiez trente ans plus tard, il ressort que le théâtre n'est pas pour vous un prolongement aléatoire de la poésie comme c'est si souvent le cas chez les poètes. Il y va de l'appropriation d'un langage différent — plus dru, plus déclaré, moins « aristocratique » (c'est votre expression même) que celui du vers. Il y va d'une construction avec ce que cela représente de volontaire au sortir d'un long recours à l'écoute de l'inconscient. Il y va de l'abandon d'un « je » secret au profit de divers personnages qui occupent, eux, un espace et offrent une apparence concrète.

C'est Claude Etienne qui vous propulse dans l'aventure théâtrale en vous demandant une pièce pour le Rideau de Bruxelles. Avec une intuition très sûre il a noté que vos poèmes, où il vous arrive de vous parler comme à un étranger, procèdent souvent d'une structure théâtrale. Sans compter toutes les silhouettes et toutes les situations que ces poèmes mettent littéralement en scène.

Dès votre première tentative : *Oscarine ou les tournesols*, c'est à l'évidence un auteur dramatique bien réel que l'on découvre. La pièce bénéficie de la mise en scène complice de ce jeune astre trop tôt disparu. Henry Chanal, de l'interprétation émouvante de Danièle Denie, des chansons de Julos Beaucarne. Sous ses aspects ludiques — situations cocasses, chassé-croisé galopant de personnages saugrenus — *Oscarine* est grinçante à souhait et, toute parabolique qu'elle soit, assez provocatrice pour diviser spectateurs et critiques, ce qui est souvent bon signe. Tout le défi y vient de l'amour impossible que sa jeune héroïne, Valérie, nourrit pour Anne qu'elle n'a vue qu'en rêve. La société — ses parents, son fiancé, des déménageurs qui se transforment en employés des pompes funèbres — s'attachent naturellement à faire échouer cet amour de la plus sinistre façon. Quant à la forme, l'évolution est accomplie du langage de la poésie à celui de la scène. Quant au fond, c'est bien encore le débat du « tout ou rien » tel qu'il était à l'œuvre dans vos poèmes, mais répercuté cette fois avec audace, avec cruauté, voire avec crudité — et un sens puissant de la dérision, de l'absurde — par cette caisse

de résonance qu'est le théâtre, où il arrive que la vie ne soit pas toujours un songe...

Vous vous attaquerez, quinze ans plus tard, à bien plus forte partie avec *Vies et morts de Mademoiselle Shakespeare* qu'Albert-André Lheureux vous suggère d'écrire pour sa grande saison d'auteurs belges au Botanique. À la différence de Valérie pour qui Anne est demeurée une image, la protagoniste de cette pièce-ci aime Agathe, est aimée d'elle et, ensemble ou séparées, elles savourent ou souffrent tous les degrés de la passion. Mais l'originalité sidérante de l'œuvre et, à la vérité, son invention si risquée qu'il suffirait d'un rien pour qu'elle fasse capoter la pièce — ce n'est pas le cas —, c'est que cette protagoniste, porteuse d'une différence tragique mais éblouissante, s'est prise de naissance pour le grand Will, s'appelle tout simplement Williame, avec un « e » final qui vaut son pesant de féminisme proclamé. Et la gageure que vous y tenez est de rendre plausible, concrète, déchirante l'ambition de cet aspirant poète à se libérer de toutes les conventions parce que le génie sinon déjà l'habite au moins l'appelle. Pièce noire, pièce désespérée qui abonde en cris contradictoires comme votre poésie, *Vies et morts de Mademoiselle Shakespeare* élève sur les planches la stature théâtrale du poète du *Bois sec* et du *Gel*. Lorsque Williame, en effet, revendiquant ce qui, au moins, lui appartient en propre, dit ces mots d'où toute espérance est exclue : *chacun tisse en soi sa propre douleur*, comment ne pas y entendre l'écho de cet *art de souffrir, science innée* que vous aviez déjà osé porter si loin et si haut ?

Une chose est sûre en tout cas : dans le silence poétique où vous vous êtes enfermée, c'est alors l'expérience théâtrale qui, si j'ose dire, vous tient la tête hors de l'eau en alimentant une activité créatrice à laquelle vous n'avez jamais envisagé de renoncer. L'autre vertu de ces œuvres couronnées de succès est de restituer au poète réputé traditionnel — que vous n'êtes pas — une modernité de fait dans la redistribution des valeurs qui est alors à l'œuvre dans les ordres de notre littérature.

Sans doute est-ce la reconnaissance de ce privilège qui conduit l'éditeur Jacques Antoine à vous proposer d'établir à votre gré un choix de poètes belges. Ce sera votre retentissant *Panorama de la poésie française de Belgique* qui se refuse à ajouter une anthologie à celles qui existent, que vous assimilez durement à un rassemblement de pierres tombales obligées. Que vous entendiez ouvrir largement ce panorama aux écoles les plus diverses, aux esthétiques les plus contradictoires,

voilà ce qui ressort clairement des dates entre lesquelles vous circonscrivez votre choix : 1855, naissance d'Emile Verhaeren, 1955 naissance d'Eugène Savitskaya. Et voici que des noms attendus disparaissent de votre tableau d'honneur alors que d'autres, oubliés, voire généralement écartés, y figurent en bonne place.

Cette liberté qui ne se soucie pas des retombées qu'elle va provoquer — sauf à les aborder à visage découvert — vous allez bientôt en donner une nouvelle preuve en acceptant de présider la Commission de la Promotion des Lettres et de participer ainsi, mais en sauvegardant toujours fermement votre propre autonomie, au mouvement de « la belgitude » dont on sait quelles secousses — s'il en est de salutaires il en est d'autres discutables — il suscitera dans notre société littéraire.

Enfin, c'est encore au théâtre que va se manifester cette attitude d'un écrivain qui, tout occupé qu'il soit d'un débat éternel, entend aussi ne pas être absent de son époque. Aussi différente qu'il est possible de l'être de vos pièces précédentes, *La Salle des profs* — qui a la force et la présence d'un constat tiré de votre propre expérience — reçoit un accueil retentissant dans toute la Wallonie et à Bruxelles avant d'être représentée à Paris.

*

Voilà, trop sommairement évoqué, votre parcours entre 1966, date de publication du *Gel* et 1983. Dix-sept années pendant lesquelles, l'esthétique dominante aidant, le poète d'hier paraît bien oublié alors qu'il peut lui-même écrire ironiquement : *Je lis les vers abscons de poètes congrus*. Or voici que la surprise espérée s'accomplit et qu'elle s'accomplit une fois de plus dans le climat de divergence extrême auquel vous nous avez habitués. En effet, l'année de *La Salle des profs* est aussi l'année de *L'Aloès*, ce choix de vos recueils précédents augmentés de nouveaux poèmes intitulés *État provisoire*, que vous publiez cette année-là à Paris, chez Luneau-Ascot.

Le choix de vos titres étant toujours ours chargé de signification, il faut se pencher sur celui-ci. L'aloès, cet arbre austère aux senteurs amères, croissant sur des terres arides, ne produit, dit-on, son fruit que tous les cent ans. C'est peu, sans doute mais au moins voici un organisme vivant, lourd d'une promesse, même si la

maturation de celle-ci se fait longuement attendre. Nous voilà loin des symboles négatifs du *Bois sec* et du *Gel*. Au surplus, le poème intitulé « L'Aloès » clôturait assez étrangement *Le Gel* en 1966, par une sorte de cri d'attente, sinon d'espérance.

Ainsi donc, votre banquise avait, alors déjà, connu quelque part en vous sa débâcle ? Ainsi vous aviez entendu, alors déjà, l'oiseau pic frapper de son bec acéré sur votre bois sec ?

Ce n'est pas que les nouveaux poèmes de cet *Etat provisoire* échappent aux grands thèmes qui furent toujours les vôtres. La menace de la mort, les affres de l'amour, la dure volonté de répondre à votre vérité y occupent toujours leur versant sombre. Et c'est vrai que vos *Antiphrases du cœur* caricaturent ce *muscle creux* qu'il n'est plus aujourd'hui d'usage de célébrer.

Mais combien plus vrai que renaît un jour en vous la *Chanson de l'amour-phénix* et que, toujours insouciant des modes, vous faites précéder ce poème de deux vers en forme de programme à l'égard du laboratoire que la poésie devient sous nos yeux : *lyrique je suis je reste peu me chaut votre dédain*. C'est vrai surtout que vous en arrivez à célébrer ce *petit peu* que constitue finalement toute vie par rapport à ce qu'elle a rêvé d'être et que ni les épreuves ni les désarrois ne vous découragent d'affirmer aujourd'hui plus encore qu'hier : *j'accomplis vœu de verbe et d'existence*. Et vous avez beau édicter le deuil ricanant de la poésie à laquelle vous avez cru telle que vous l'aviez apprise, vous avez beau prescrire avec dérision que l'on n'y recoure — pas désormais — *interdiction absolue d'appeler la mer un toit tranquille où picoraient des focs. Défense de pâlir au nom de Vancouver* — vous n'en donnez pas moins la preuve qu'elle est toujours vivante. Devant Delphes, devant Mycènes, adultérés par les hordes de touristes en short, vous ne voulez pas céder à la mort spirituelle de notre temps : *Je vois mon âme assise sur la pierre noire. J'entends de grandes eaux jaillir de ma mémoire. Je palpe l'impalpable éparpillé dans l'air*. Et, dans le bouleversant testament que vous dédiez à Alain Bosquet — on ne dira jamais assez la fervente obstination qu'il met à convaincre un poète de reprendre le travail du vers — vous retrouverez l'accent de vos maîtres de cœur, Rutebeuf et Villon, pour léguer « à l'enfant que je n'ai pas eu ».

l'amour jeté dont j'ignorais le prix

l'amour donné à qui ne sut le prendre

l'amour offert aussitôt que repris
l'amour perdu qu'on voit dehors attendre.

En vérité, Madame, quel long, quel périlleux cheminement, quelles embûches, quels détours il vous fallut affronter pour retrouver cette évidence déchirée, cette nudité lucide qui semble bien être ce vers quoi vous avez marché dès votre entrée en poésie !

Vais-je me hasarder pour autant à vous croire déjà parvenue là où vous tendiez depuis toujours ? Je connais trop votre revendication du mouvement pour oser le prétendre. Ce que je sais au moins, c'est que, avec pour compagnon millénaire un *Scribe accroupi* (c'est le titre du poème que vous écrivez aujourd'hui) vous scrutez les étendues antiques du Croissant fertile pour y trouver les traces de quelqu'un qui vous dirait enfin qui vous êtes. Et vous ne me défendez pas d'éprouver que ces étendues-là ont un air de famille avec celles qui vous inspirèrent si souvent dans vos débuts

Je monte sur mon âne. je parcours
la plaine au bord du Nil
Lorsque la terre est aussi basse, c'est le ciel
qui prend toute la place.
Nous, gens du plat pays,
vers quelque point que nous tournions les yeux
apercevons la demeure des Dieux.

Ce que je sais encore, c'est que ce scribe, à travers les histoires et les généalogies qu'il dépouille, énonce non pas le renoncement mais cette ardente mise à distance de l'illusion qui, seule, prépare aux rencontres essentielles

Tu crois posséder, tu n'as rien.
Tu crois avancer, tu n'as pas bougé.
Tu crois appartenir, tu échappes.
Tu crois habiter, tu traverses.
Tu crois finir, tu commences.

Ce que je sais enfin, c'est que cette voix inattendue que vous découvrirez en poésie trouve sa correspondance dans votre œuvre dramatique. On le verra bien lorsque sera créée l'an prochain au Botanique votre dernière pièce en date, *L'Equateur*, qui est une sorte d'Elkerlijck où Budoc, le personnage le moins fait pour abandonner son corps, finit par se découvrir une âme et rencontre l'extase, cet état, précisez-vous, « dans lequel une personne se trouve transportée hors de soi et du monde sensible ».

Le monde sensible... Au fond, tout au fond, n'est-ce pas lui que vous n'avez cessé de récuser dans la mesure même où vous en éprouviez si intensément la brûlante consistance et l'empêchement qu'il opposait à votre sauvage revendication d'absolu ?

Cette revendication, je sais, nous le savons, n'est heureusement pas près de s'achever. Elle ne vous détournera pas, j'en suis sûr, de prendre activement votre rang parmi ceux qui vous accueillent ici avec joie. Ils savent déjà qu'ils peuvent attendre de vous l'édition prochaine non seulement de cette grande anthologie que vous préparez, en quatre volumes, avec Alain Bosquet, et qui portera sur *Un siècle de poésie française de Belgique* mais aussi le choix que vous en tirez à l'usage des jeunes lecteurs.

Au-delà de ces grands travaux, si précieux pour notre communauté, vos confrères, dont je me fais l'interprète, sont animés d'espérance et d'attention à l'égard de votre œuvre future c'est que, farouchement authentique comme vous l'êtes, ils ne vous tiennent pas pour inattendue parmi eux parce que seule vous requiert ce qu'ils ont pour mission de défendre : la langue française, la liberté créatrice.

Copyright © 1985 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jean Tordeur, *Réception de Liliane Wouters. Séance publique du 26 octobre 1985 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1985. Disponible sur : <www.arlfb.be>